

TRIBUNE LIBRE

Montréal, 28 novembre, 1893.

Monsieur le Rédacteur,

Vous promettez un an d'abonnement à ceux qui trouveront la solution du rebus inséré dans les colonnes de votre intéressant journal daté du 25 novembre. Pleins d'admiration pour le noble but que vous poursuivez avec un acharnement indomptable, — le déploiement de l'intelligence incommensurable et gigantesque de la race canadienne-française, insurgée contre la colonne Nelson, — nous nous faisons un devoir, en vous donnant la solution demandée: "Pierre qui roule n'amasse pas mousse", de vous encourager dans votre vaillante entreprise. Votre nom, monsieur le Rédacteur, sera placé à côté de tous les grands bienfaiteurs de l'humanité: le baron Hirsch, fondateur de l'Institut des Juifs; J. M. Fortier, fondateur de l'Opéra Français; Gagnier, de la "Prévoyance", Clément et Pagneulo, directeurs de l'importante institution protectrice des femmes et des animaux; le Père Murphy, patron admirable de la société de tempérance; Mann, le roi des vidangeurs; Louis Beaubien, roi incontestable et incontesté des percherons pur sang. Galipeau, protecteur du robinet des veuves; la mère Rohland, bienfaitrice de tous les gosiers asséchés et des bourses vides; J. C. Robillard, l'ennemi naturel de toutes les têtes frisées; Forget, le rival heureux de Musin, contenant plus d'électricité dans le bout de son archet que son homonyme, le président de la compagnie des petits chars, dans le bout de son manche de ligne; Filiatrault, le grand martyr; tous les explorateurs du pôle arctique; Franklin; Napoléon; P'tit Canne à la Tire; Bazin, le président illuminé du cercle Ville-Marie; Chiniqy, dispensateur des grâces inconnues, et avocat de la sainte tempérance; Foisy Frères, 70 St-Laurent; People's Jimmy; le cheval de Plourde, et patati, patata, and the last but not the least, mademoiselle Gryce. "L'abrégé rougissant des merveilles des cieux du Parc Sohmer."

Puissiez-vous marcher d'une marche triomphale sur les brisées de ces phares lumineux qui éclairent le monde, de leur faste et de leur gloire. C'est la grâce que nous vous souhaitons, nous, nobles rejetons de cette race de preux, dont vous êtes un des plus beaux flurons.

Nous, les habitants de la Pointe-au-Père, sous l'influence du mal de mère, attendons avec anxiété la manne promise aux enfants de Nanane: *Un an d'abonnement GRATIS.*
1717 Notre-Dame, Cercle Ville-Marie.

UN MOT SUR LE CANARD

Le canard a une assez mauvaise réputation; on l'accuse volontiers de faire fi de la vérité, et nourrir un amour désordonné pour les coings, coings dis-je, sous prétexte d'adoucir le timbre de sa voix. D'aucuns vont jusqu'à lui reprocher de marcher de travers, comme si la justice elle-même n'était pas boiteuse. Et d'ailleurs s'il n'en était autrement, où serait pour lui l'utilité d'une canne? Le canard n'est pas un dandy, il n'a pas de prétention exagérée; simple dans ses goûts comme dans ses manières, il s'accommode de tout ou à tout: voire même aux carottes de son maître, aux poids de l'existence, ...aux navets, et c'est là qu'il succombera à la fin tout comme nous; la seule différence est que pour lui c'est un plat et pour nous un champ. Qui est le mieux servi de lui ou de nous? Grave question que je vous laisse à méditer.

En tout cas, cette communauté de destin devrait nous bien disposer en sa faveur, et rabattre notre orgueil mal placé.

Certes le canard a du bon, et se rapproche sur plus d'un point de notre humanité si prétentieuse.

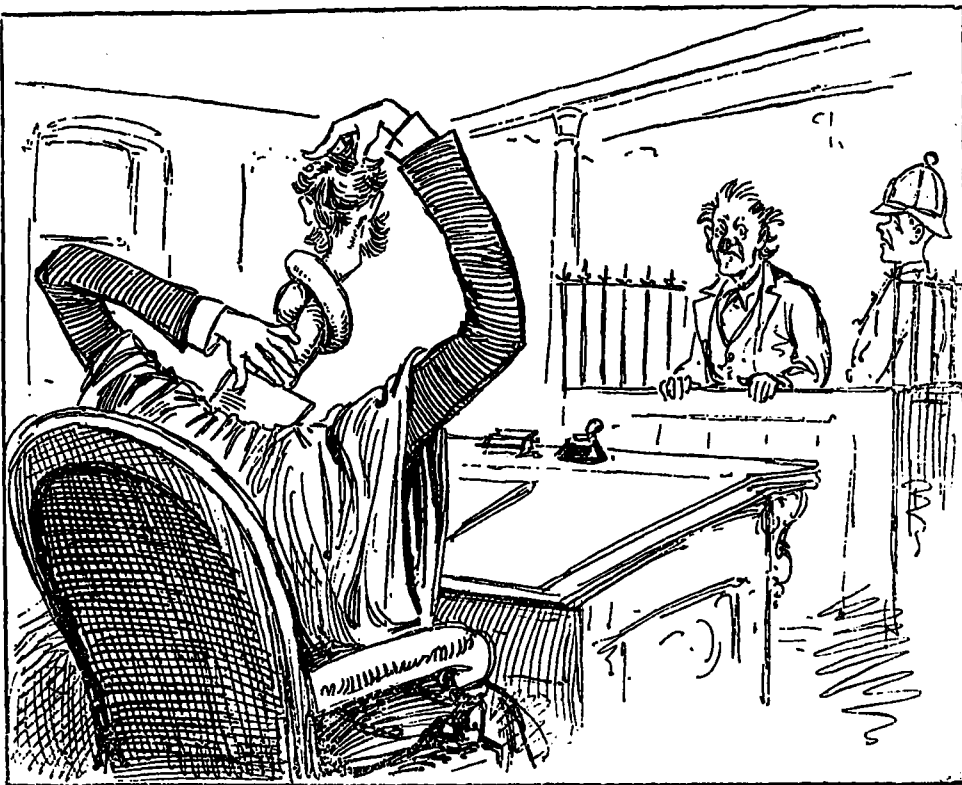
Pour barboter, il n'a pas son pareil, même parmi les politiciens les plus experts dans l'art de pêcher en eau trouble, et ses plongeurs n'ont pu trouver jusqu'à présent que de pâles imitateurs. L'eau est son élément favori, ce qui lui constitue une supériorité incontestable sur une partie notable des pauvres descendants de Noé, et lui donne des titres à la bienveillance des sociétés de tempérance, assez nombreuses heureusement. Fort de leur appui ou tout au moins de leur sympathie, le canard n'a plus rien à craindre jusqu'à la rôtissoire finale.

Mais à quoi bon s'attrister d'avance sur un dénouement fatal? Le canard n'a à compter qu'avec cette vie et, ma foi, il est bien juste qu'il en profite pendant qu'il la tient.

Assurément le canard ne peut être qu'un gai luron, franc de caractère et pas du tout sauvage, comme tentent de nous le faire accroire ses ennemis les plus acharnés, les cuisiniers.

Vous faut-il des preuves que de telles allégations sont mensongères?

Il n'y a pas longtemps de cela, j'étais attaché, dans un hôtel, devant un malheureux



A LA CORRECTIONNELLE

LE PRÉSIDENT.—Prévenu, je vais vous faire grâce cette fois. Si jamais vous revenez ici, je vous donnerai six mois de prison. Tenez, pour me rappeler que vous avez paru déjà devant moi, je me fais un nœud dans le col.

canard aux navets. Un délicieux fumet s'exhalait du plat et me chatouillait les narines.

—Marguerite, fais-je tout à coup à la servante, — elle s'appelait Marguerite, — êtes-vous bien sûre, au moins, que ce soit un canard sauvage?

—Sauvage, certainement, monsieur, on ne peut pas l'être davantage. J'ai dû le poursuivre durant une demi-heure dans la basse-cour avant de pouvoir l'attraper.

TRIBOULET.

LE BAISER AU THÉÂTRE

Plusieurs journaux du Nouveau-Monde se sont livrés récemment à une très vive polémique à propos de la palpitante question que voici: "Les baisers que les acteurs et actrices échangent au théâtre leur procurent-ils ou non une sensation agréable?"

Un sujet si délicat n'a pu être, évidemment, soulevé que par quelque reporter amoureux d'une Juliette trop étroitement enlacée par son Roméo.

Certes, si les baisers ainsi donnés procurent un certain plaisir, le cas est grave, et le journaliste yankee, poussant avec une logique toute cartésienne ses raisonnements jusqu'au bout, avait le droit d'être effrayé. Pour trancher la question, on a fait appel aux artistes eux-mêmes, à leur expérience personnelle.

Un grand nombre de moralistes se sont demandé, en effet, si une affection véritable pouvait naître entre deux artistes interprétant un duo d'amour sur la scène. Autrement dit, ce qui n'est d'abord que l'effet d'un jeu longtemps étudié, peut-il passer de temps à autre dans le domaine de la réalité?

Voici plusieurs réponses d'artistes distingués, qui prouvent qu'en général bien des obstacles s'opposent à l'éclosion de pareils sentiments.

Les spectateurs ne pensent pas assez, vraisemblablement, que ce qui frappe leurs regards et leur imagination, le soir, à la lueur de la rampe, n'est qu'une pure illusion. Le Don Juan qui paraît avec les cheveux bouclés, le corps bien fait, de belles moustaches cirées, des habits resplendissants et une jambe fine et cambrée, est le plus souvent un acteur sur le retour ayant déjà la patte d'oie grimaçant sur la figure, des cheveux empruntés, les cils et sourcils peints et recouverts de cosmétique.

L'actrice, ordinairement plus jeune, est mieux partagée que son partenaire; mais que de dégoût et d'aversion ne doit-elle pas éprouver lorsqu'elle voit ce visage ridé, ces lèvres flétries et ce nez rouge effleurant ses joues roses!

On aura donc raison, la plupart du temps, de trancher par la négative la fameuse discussion du baiser "théâtral". Il est toujours forcé, toujours de circonstance, et donné seulement pour la forme, ce qui ne mène guère loin dans les sentiers fleuris des intrigues amoureuses. En général, les artistes de talent s'identifient tellement avec le personnage qu'ils représentent, qu'au milieu de la fiction où ils vivent ils perdent tout sentiment de la réalité et ne se rendent plus exactement

compte de la situation véritable de la personne avec laquelle ils se trouvent en contact.

Une actrice de grand talent a dit avec beaucoup de raison: "Je ne me préoccupe pas plus des baisers que je reçois que du tabouret sur lequel je repose mes pieds." Tout entier aux péripéties de la comédie ou du drame, l'artiste, même le voulût il, n'aurait pas le loisir de s'abandonner à ses impressions personnelles.

Mais l'un des arguments que l'on mettra certainement le moins en doute, s'il n'est des plus concluants, c'est que les artistes en général ne sont pas unis entre eux par des liens bien fraternels. Au théâtre, plus que partout ailleurs, il y a une jalousie de métier poussée jusqu'au dernier degré. Il n'est pas de taquineries, de méchancetés, qu'on ne se fasse derrière les coulisses, et ce ne serait pas exagérer si l'on affirmait que la plupart des acteurs aimeraient mieux se mordre que s'embrasser.

Parfois, aussi, la jeune actrice, mise au courant de ce qui se passe, affecte une certaine indifférence pour ceux qui lui donnent la réplique. Recherchée au dehors, applaudie de ses nombreux admirateurs, elle se laisse entraîner par les influences extérieures et porte ses regards et son cœur bien au delà de l'artiste dont elle aperçoit les traits grossis et défigurés. Il faut voir avec quelle autorité elle défend au jeune premier de l'embrasser. Il peut jeter un regard de convoitise sur ses blanches épaules, approcher ses lèvres de son cou; mais qu'il se garde d'aller plus loin! Laissons, à ce sujet, la parole à une charmante ingénue.

"Il y a des baisers, dit-elle, qui sont loin d'avoir des charmes pour nous. Que les spectateurs se détrompent, s'ils croient que nous en éprouvons du plaisir! Je dois pourtant faire ici ma confession. Lorsque, pour la première fois, j'appris que je recevrais un baiser sur la scène, je ne cache pas que j'éprouvai un certain contentement. Malheureusement, je fus vite désabusée. Quand la tête du jeune premier, tout enfariné et bariolée comme ces polichinelles que l'on vend aux enfants, s'approcha de mes lèvres, j'éprouvai un sentiment de dégoût et d'horreur. Je me rappelle qu'à cet instant, je devais m'échapper de ses étreintes et lui dire avec colère: "Gardez vos baisers pour celles qui savent les apprécier!"

"Je débitai cette phrase avec tant de sincérité que je fis une véritable impression sur l'assistance.

"Je ne crois donc pas, en somme, que parmi nous il y en ait une seule qui recherche les baisers au théâtre. Pour ma part, je ne condamnerais pas ma plus mortelle ennemie à un pareil supplice."

Ces diverses appréciations suffisent, selon nous, pour trancher définitivement la question.

Les bizarreries de la langue française: nous lisons dans un livre d'économie politique:

"Toutes les maisons de santé sont des maisons de maladie. Toutes les maisons d'enfants-trouvés sont des maisons d'enfants perdus."



Les savants se demandent: pourquoi la terre est sortie de sa torpeur ordinaire et s'est mise à frémir, lundi avant dernier. Notre modestie naturelle ne nous empêche pas de répondre catégoriquement: le sol national a tremblé de joie à l'apparition du CANARD. Nous aurions pu le dire auparavant, mais vieux moutard que j'aurais...



Monsieur Percival St. Georges, ingénieur en chef de la cité, a sorti son latin: à la compagnie de téléphone qui lui demandait la permission de défigurer les rues de la ville, il a répondu: *Non potest.*



Le maire Desjardins n'a pas encore trouvé le pot aux roses dans le job des incinérateurs, mais il brûle, car l'enquête est commencée et le torchon sent déjà le grillé.

Service de l'agence Havas (de nuit).

Coteau St-Louis, 5 Déc. 1893.—Monsieur LE CANARD. Votre caricature de la semaine dernière est en retard. Il y a belle lurette que tous nos cochons ont été achetés par la ville. Landry, maire.



La femme de M. N., un des collaborateurs les plus zélés de *La Canada-Review*, lui disait ces jours derniers: Mon cher mari, regarde moi bien dans ce monde, car il n'est pas probable que tu me revoies dans l'autre.



Notre liste d'abonnements a été étendue par M. Orlon Goyette, de St. Constant, ancien député de Laprairie. Ils s'est inscrit pour deux abonnements qu'il a payés sur le champ. Bravo!

Chose étonnante.

BAPTISTE.—Dis-donc, Luc, je vois dans le journal que Cornélius a été amené à la barre de la chambre.

LUC.—C'est pas la première fois. Il n'a pas dû se faire prier.

BAPTISTE.—Je sais bien, mais le drôle de l'affaire, c'est qu'une fois rendu là, il a dit "non" tout le temps.



Dernière séance du comité des finances. HURTEAU.—Au revoir mes amis. Je va au Caire.

CLENNING.—I dont care. VILLENEUVE.—Si tu t'absentes, je veux être ton vicar.

BEAUSOLEIL.—M. le président, vous laissez nos finances dans un état précaire.

HURTEAU.—Mon comité n'a fait que les dépenses que la ville requiert.

J. PERRAULT.—Quoiqu'en dise M. Beausoleil, notre comité est toujours d'équerre.

SAVIGNAC.—Notre président est comme les cochers de nuit: il roule au Caire.

Dernière heure (par téléphone).

BEAUBIEN.—Mon cher Hurteau, n'oubliez pas, pendant votre voyage, de m'acheter des mâles en Caire.

Note de la rédaction. Le dernier n'est pas millionnaire, mais son auteur n'a pas voulu s'enrichir.